

Les réécritures: La nourriture

Cette séquence a été réalisée par Mme Florence BRAS CHARAVIN, professeur agrégé de Lettres modernes au lycée Aubanel, à Avignon, pour ses élèves de 1^{ère} L.

Corpus élaboré pour une classe de première L, option arts plastiques

L'objet d'étude « les réécritures » fait suite à l'étude du roman *La Curée* de Zola à travers lequel la notion de réécriture a déjà été abordée.

En effet l'héroïne du roman, Renée, est selon Zola, la « Phèdre moderne ». La scène du chapitre V où les amants incestueux assistent à la représentation de la tragédie de Racine met en évidence la dégradation du modèle classique, ce qui permet de traiter les notions de parodie et de burlesque et de s'interroger sur les intentions de l'auteur.

Mais la curée trouve sa représentation symbolique dans la scène de pillage du buffet au chapitre VI . Le thème des appétits lâchés, récurrent dans l'œuvre de Zola, sert de point de départ au choix du corpus autour d'un thème : **la nourriture.**

Objectif de la séquence :

- oral EAF
- écrit EAF : questions sur un corpus de textes, dissertation, invention

Orientation de la réflexion sur les réécritures :

La notion d'intertextualité :

Quelles sont les sources d'inspiration ? Quelles traces d'un texte apparaît dans un autre texte ?

Le modèle réinterprété :

Quel est « l'écart » entre le texte source et sa réécriture ? Quelles sont les intentions des auteurs lorsqu'ils réécrivent un texte ? L'imitation est-elle création ?

Lectures analytiques, corpus de 4 extraits :

- Zola, *La Curée*, chapitre VI « Le pillage du buffet », 1872
- Sade, *Histoire de Juliette ou les Prospérités du vice*, sixième partie, 1797
- Rousseau, *Rêveries du promeneur solitaire*, « neuvième promenade », 1778
- Baudelaire *Le Spleen de Paris Petits poèmes en prose*, 1864. « Le gâteau » 1862

Documents d'accompagnement :

Le Déjeuner sur l'herbe : Le Titien, Manet, Picasso, Jacquet. «Variations picturales sur les plaisirs de la chair.»

Bibliographie :

Jean Starobinski, *Largesse*, coll. Art et Artistes, Gallimard, 2007
Jean Genette, *Palimpsestes*, coll. Essais, Points, Seuil, 1982
Le Robert, dictionnaire culturel, Alain Rey, 2005

Webographie :

MISE EN PLACE DE LA SEQUENCE

Recherche des élèves : En quoi la nourriture est-elle un thème littéraire et culturel ?

Voici des pistes pour réfléchir au sujet :

- l'apprentissage de l'enfant à travers la nourriture : les contraintes du corps, le désir, le comportement social,
- les interdits alimentaires,
- le repas, partage et échange « les mots et les mets »,
- les cuisines du monde.

Lecture analytique 1 : Zola, *La Curée*, chapitre VI

Questions :

- Par quels moyens stylistiques le mouvement de poussée vers le buffet est-il rendu ?
- Comment les personnages se répartissent-ils dans l'espace ?
- Etudier la métaphore de l'animalité.
- Quel est le registre de l'extrait ?

Problématique : En quoi la ruée spectaculaire vers le buffet participe-t-elle au thème de la curée ?

Axes d'étude :

- 1 – La théâtralisation de la ruée sur le buffet
- 2 – Une scène de comédie burlesque
- 3 – Une représentation symbolique de la « curée » spéculative

Conclusion :

En marge de l'intrigue, la scène est dans la veine caricaturale de Zola. Elle participe à la satire sociale et morale de la bourgeoisie d'affaires sous le Second Empire. Cette curée des hommes est au sens propre la note de chair du roman : « *La Curée* est la note de l'or et de la chair » (préface de Zola).

Lecture analytique 2 : Sade, *Histoire de Juliette ou les Prospérités du vice*, sixième partie

Questions :

- Recherche : mât de cocagne, pays de Cocagne.
- Etudier l'énonciation.
- Dégager la composition du texte afin de faire apparaître les étapes de la cocagne.

- Relever les indices de la cruauté : quelle signification donnez-vous à l'extrait ?

Problématique : En quoi la cocagne est-elle un raffinement du vice ?

Axes d'étude :

- 1 – L'emboîtement des spectacles
- 2 – La sauvagerie populaire
- 3 – La cruauté pour le plaisir

Conclusion :

La perversité du plaisir aristocratique se manifeste par le raffinement du spectacle de la cocagne élaboré pour jouir de la cruauté. Sade écrit à contre-courant de la philosophie des Lumières : la hiérarchie naturelle et sociale du plaisir justifie la domination des faibles par les forts.

CONFRONTATION DES DEUX EXTRAITS

La notion d'intertextualité

Quelles sont les sources d'inspiration ?

Un texte s'inscrit dans un ensemble de textes, on parle d'**intertextualité** si bien qu'il n'y a pas de création pure mais des réemplois plus ou moins volontaires. Le mythe par exemple est une source d'inspiration, ainsi le mythe du pays de Cocagne fournit un cadre explicite pour Sade et une référence implicite pour Zola.

De Sade à Zola : quelles traces d'un texte apparaît dans un autre texte ?

Le lecteur met en rapport les deux extraits, mais Zola connaissait-il le texte de Sade ? Impossible de répondre, néanmoins des points communs se dégagent :

- Le thème de la ruée sur la nourriture offerte en abondance et le mythe du pays de Cocagne.
- La théâtralisation : le spectacle réjouissant de la lutte vorace.
- L'image de l'animalité : la pulsion sauvage, la curée des chiens.

Fortuit ou non, le rapprochement de Sade et Zola enrichit la lecture de *La Curée* ainsi que la réflexion sur le naturalisme à travers la perversion des personnages.

Lecture analytique 3 : Rousseau, *Rêveries du promeneur solitaire*, « neuvième promenade »

Questions :

- Recherche : le Jardin des Hespérides
- Etudier l'énonciation.
- Montrer que la composition du récit a un but démonstratif.
- Analyser les procédés stylistiques de la question rhétorique.

Problématique : En quoi le récit est-il une illustration de la bonté naturelle de l'homme ?

Axes d'étude :

- 1 – Un récit allégorique
- 2 – Le bonheur à l'état naturel

3 – Un autoportrait en homme bon

Conclusion :

Rousseau défend sa thèse de la bonté naturelle de l'homme dans une mise en scène où l'innocence triomphe du mépris. Après *les Confessions*, il poursuit son œuvre autobiographique et son apologie dans ses « rêveries » et répond aux accusations de ses détracteurs en dévoilant sa sensibilité bienveillante.

Lecture analytique 4 : Baudelaire <i>Le Spleen de Paris</i> Petits poèmes en prose, « Le gâteau »
--

Questions : (*La lecture analytique concerne uniquement le passage entre crochets*)

- Etudier le portrait du premier enfant.
- Comment le don du pain révèle-t-il la misère ?
- Comparer avec le texte de Rousseau : quels éléments prouvent que Baudelaire a imité le philosophe ?
- L'imitation de Baudelaire est-elle admirative envers son modèle ?

Problématique : En quoi le poème en prose de Baudelaire est-il une critique de Rousseau ?

Axes d'étude :

- 1 – Le récit allégorique
- 2 – La peinture de la misère
- 3 – La parodie critique

Conclusion :

Le poème en prose dénonce la misère et montre la sensibilité de Baudelaire à la détresse. Exercice parodique qui tourne en dérision l'écriture et la philosophie de Rousseau, « Le gâteau » révèle la poésie de Baudelaire par sa peinture éloquente du combat des enfants.

CONFRONTATION DES DEUX EXTRAITS
--

Le modèle réinterprété

Quel est « l'écart » entre le texte source et sa réécriture ?

L'écart entre le texte source et sa réécriture mesure le degré d'adhésion au modèle. Lorsque Baudelaire imite Rousseau, il ne manifeste aucune admiration pour ce modèle qui est la cible de son ironie.

Quelles sont les intentions des auteurs lorsqu'ils réécrivent un texte ?

Baudelaire réécrit le texte de Rousseau afin de réfuter la thèse du philosophe. L'intention de Baudelaire est polémique, Rousseau est son adversaire dans le débat. Mais le règlement de compte à un siècle de distance peut être ignoré par les lecteurs de Baudelaire sensibles à d'autres aspects de l'œuvre.

L'imitation est-elle création ?

La réécriture est un exercice où les auteurs rivalisent de talent et trouvent un écho complice auprès des lecteurs lettrés sensibles à la citation érudite. Mais réécrire en imitant un modèle n'est-ce pas renoncer à l'invention ? Baudelaire fait la preuve de son originalité artistique et de ses capacités dans le domaine du pastiche et de la parodie.

BILAN DE LA SEQUENCE

Evaluation : écrit EAF

Questions sur le corpus :

Vous répondrez aux deux questions en vous appuyant sur les textes de Rousseau et Baudelaire.

1 - Quelles sont les conséquences du don de nourriture pour les enfants ?

2 - En quoi les deux scènes sont-elles emblématiques des intentions des auteurs ?

Sujet de dissertation :

La réécriture permet-elle l'innovation littéraire ?

Vous répondrez en vous appuyant sur les textes étudiés en classe et sur vos propres lectures.

Sujet d'invention :

Rousseau reproche à Baudelaire de l'avoir pillé et ridiculisé. Baudelaire défend « son gâteau » contre le philosophe.

Imaginez leur dialogue.

Zola, *La Curée*, 1872

Saccard a fait fortune grâce à des spéculations immobilières lors des grands travaux urbains réalisés à Paris sous le Second Empire. Sa réussite financière est le résultat d'une conduite habile et d'une complicité avec le monde politique. Il donne une réception dans son luxueux hôtel particulier du Parc Monceau. Après le bal, les invités sont conviés au buffet, parmi eux se trouvent Hupel de la Noue, le préfet, et les Mignon et Charrier, riches entrepreneurs de maçonnerie.

Quand on ouvrit la porte de la salle à manger, transformée en buffet, avec des dressoirs contre les murs et une longue table au milieu, chargée de viandes froides, ce fut une poussée, un écrasement. Un grand bel homme, qui avait eu la timidité de garder son chapeau à la main, fut si violemment collé contre le mur, que le malheureux chapeau creva avec une plainte sourde. Cela fit rire. On se ruait sur les pâtisseries et les volailles truffées, en s'enfonçant les coudes dans les côtes, brutalement. C'étaient un pillage, les mains se rencontraient au milieu des viandes, et les laquais ne savaient à qui répondre au milieu de cette bande d'hommes comme il faut, dont les bras tendus exprimaient la seule crainte d'arriver trop tard et de trouver les plats vides. Un vieux monsieur se fâcha parce qu'il n'y avait pas de bordeaux et que le champagne, assurait-il, l'empêchait de dormir.

- Doucement, messieurs, doucement, disait Baptiste de sa voix grave. Il y en aura pour tout le monde.

Mais on ne l'écoutait pas. La salle à manger était pleine, et les habits noirs inquiets se haussaient à la porte. Devant les dressoirs, des groupes stationnaient, mangeant vite, se serrant. Beaucoup avalaient sans boire, n'ayant pu mettre la main sur un verre. D'autres au contraire, buvaient, en courant inutilement après un morceau de pain.

- Ecoutez, dit M. Hupel de la Noue, que les Mignon et Charrier, las de mythologie, avaient entraîné au buffet, nous n'avons rien si nous ne faisons pas cause commune ... C'est bien pis aux Tuileries*, et j'y ai acquis quelque expérience... Chargez-vous du vin. Je me charge de la viande.

Le préfet guettait un gigot. Il allongea la main, au bon moment, dans une éclaircie d'épaules, et l'emporta tranquillement, après s'être bourré les poches de petits pains. Les entrepreneurs revinrent de leur côté, Mignon avec une bouteille, Charrier avec deux bouteilles de champagne ; mais ils n'avaient pu trouver que deux verres ; ils dirent que ça ne faisait rien, qu'ils boiraient dans le même. Et ces messieurs soupèrent sur le coin d'une jardinière, au fond de la pièce. Ils ne retirèrent même pas leurs gants, mettant les tranches toutes détachées du gigot dans leur pain, gardant les bouteilles sous leur bras. Et, debout, ils causaient, la bouche pleine, écartant leur menton de leur gilet, pour que le jus tombât sur le tapis.

Charrier, ayant fini son vin avant son pain, demanda à un domestique s'il ne pourrait avoir un verre de champagne.

- Il faut attendre, monsieur, répondit avec colère le domestique effaré, perdant la tête, oubliant qu'il n'était pas à l'office. On a déjà bu trois cents bouteilles.

*« C'est bien pis aux Tuileries » : le préfet fait allusion à la cohue autour des buffets lors des fêtes aux Tuileries, palais impérial sous Napoléon III.

Sade, *Histoire de Juliette ou les Prospérités du vice*, 1797

Ferdinand, vice-roi de Naples, offre à ses invitées le spectacle d'une cocagne. Il s'agit d'une coutume qui est une course au buffet : des mets sont présentés en abondance et offerts à la convoitise populaire.

- Allons, belles dames, nous dit Ferdinand, donnez vos ordres. En raison du plus ou moins de rigueur, du plus ou moins de police que je mets à la célébration de ces orgies, je puis faire tuer six cents hommes de plus ou de moins, prescrivez-moi donc ce que vous désirez à cet égard.

- Le pis, le pis ! répondit Clairwil ; plus vous ferez égorger de ces coquins, plus vous nous amuserez.

- Allons, dit le roi, en donnant bas un ordre à l'un des officiers.

Puis, un coup de canon s'étant fait entendre, nous nous avançâmes sur le balcon. Il y avait un peuple excessivement nombreux sur la place ; alors nous découvrîmes toute la perspective.

Sur un grand échafaud que l'on orne d'une décoration rustique, se pose une prodigieuse quantité de vivres, disposés de manière à composer eux-mêmes une partie de la décoration. Là, sont inhumainement crucifiées des oies, des poules, des dindons, qui, suspendus tout en vie, et seulement attachés par un clou, amusent le peuple, par leurs mouvements convulsifs ; des pains, de la merluche, des quartiers de bœufs ; des moutons, paissant dans une partie de la décoration qui représente un champ gardé par des hommes de carton, bien vêtus ; des pièces de toile disposées à former les flots de la mer sur laquelle s'aperçoit un vaisseau chargé de vivres ou de meubles, à l'usage du peuple : telle est, disposée avec beaucoup d'art et de goût, l'amorce préparée à cette nation sauvage, pour perpétuer sa voracité et son excessif amour pour le vol. Car, après avoir vu ce spectacle, il serait difficile de ne pas convenir qu'il est bien plutôt une école de pillage qu'une véritable fête.

A peine avons-nous eu le temps de considérer le théâtre, qu'un second coup de canon se fit entendre. A ce signal, la chaîne de troupes qui contenait le peuple s'ouvrit avec rapidité. Le peuple s'élance, et, dans un clin d'œil, tout est enlevé, arraché, pillé, avec une vitesse...une frénésie, qu'il est impossible de se représenter. Cette effrayante scène, qui me* donna l'idée d'une meute de chiens à la curée, finit toujours plus ou moins tragiquement, parce qu'on se dispute, on veut avoir, et empêcher son voisin de prendre, et qu'à Naples, ce n'est jamais qu'à coups de couteau que de pareilles discussions se terminent. Mais cette fois, d'après nos désirs, par les soins cruels de Ferdinand, quand le théâtre fut chargé, quand on crut qu'il pouvait bien y avoir sept ou huit cents personnes dessus, tout à coup il s'enfonça, et plus de quatre cents personnes sont écrasées.

* « me » désigne Juliette

Rousseau, *Rêveries du promeneur solitaire*, neuvième promenade, 1778

Œuvre autobiographique, les « promenades » écrites à la fin de sa vie sont pour Jean-Jacques Rousseau l'occasion de méditer en marchant. Dans la neuvième et avant-dernière promenade, le philosophe évoque dans des anecdotes le plaisir qu'il ressent à observer les enfants.

[...] J'étais à la Chevrette* au temps de la fête du maître de la maison ; toute sa famille s'était réunie pour la célébrer, et tout l'éclat des plaisirs bruyants fut mis en œuvre pour cet effet. Spectacles, festins, feux d'artifice, rien ne fut épargné. L'on n'avait pas le temps de prendre haleine et l'on s'étourdissait au lieu de s'amuser. Après le dîner on alla prendre l'air dans l'avenue où se tenait une espèce de foire. On dansait, les messieurs daignèrent danser avec les paysannes, mais les dames gardèrent leur dignité. On vendait là des pains d'épice. Un jeune homme de la compagnie s'avisait d'en acheter pour les lancer l'un après l'autre au milieu de la foule, et l'on prit tant de plaisir à voir tous ces manants se précipiter, se battre, se renverser pour en avoir, que tout le monde voulut se donner le même plaisir. Et pains d'épice de voler à droite et à gauche, et filles et garçons de courir, de s'entasser et s'estropier, cela paraissait charmant à tout le monde. Je fis comme les autres par mauvaise honte, quoique en dedans je ne m'amusasse pas autant qu'eux. Mais bientôt ennuyé de vider ma bourse pour faire écraser les gens, je laissai là la bonne compagnie et je fus me promener seul dans la foire. La variété des objets m'amusa longtemps. J'aperçus entre autres cinq ou six Savoyards autour d'une petite fille qui avait encore sur son éventaire une douzaine de chétives pommes dont elle aurait bien voulu se débarrasser. Les Savoyards de leur côté auraient bien voulu l'en débarrasser, mais ils n'avaient que deux ou trois liards à eux tous et ce n'était pas de quoi faire une grande brèche aux pommes. Cet éventaire était pour eux le jardin des Hespérides, et la petite fille était le dragon qui les gardait. Cette comédie m'amusa longtemps ; j'en fis enfin le dénouement en payant les pommes à la petite fille et les lui faisant distribuer aux petits garçons. J'eus alors un des plus doux spectacles qui puissent flatter un cœur d'homme, celui de voir la joie unie avec l'innocence de l'âge se répandre tout autour de moi. Car les spectateurs même en la voyant la partagèrent, et moi qui partageais à si bon marché cette joie, j'avais de plus celle de sentir qu'elle était mon ouvrage.

En comparant cet amusement avec ceux que je venais de quitter, je sentais avec satisfaction la différence qu'il y a des goûts sains et des plaisirs naturels à ceux que fait naître l'opulence, et qui ne sont guère que des plaisirs de moquerie et des goûts exclusifs engendrés par le mépris. Car quelle sorte de plaisir pouvait-on prendre à voir des troupeaux d'hommes avilis par la misère s'entasser, s'estropier brutalement pour s'arracher avidement quelques morceaux de pains d'épice foulés aux pieds et couverts de boue ?

De mon côté, quand j'ai bien réfléchi sur l'espèce de volupté que je goûtais dans ces sortes d'occasions, j'ai trouvé qu'elle consistait moins dans un sentiment de bienfaisance que dans le plaisir de voir des visages contents. Cet aspect a pour moi un charme qui, bien qu'il pénètre jusqu'à mon cœur, semble être uniquement de sensation. Si je ne vois la satisfaction que je cause, quand même j'en serais sûr je n'en jouirais qu'à demi. C'est même pour moi un plaisir désintéressé qui ne dépend pas de la part que j'y puis avoir. Car dans les fêtes du peuple celui de voir des visages gais m'a toujours vivement attiré.

*La Chevrette : château de Mme d'Epinay

Baudelaire *Le Spleen de Paris, Petits poèmes en prose, 1864.*

XV

Le gâteau (1862)

Je voyageais. Le paysage au milieu duquel j'étais placé était d'une grandeur et d'une noblesse irrésistibles. Il en passa sans doute en ce moment quelque chose dans mon âme. Mes pensées voltigeaient avec une légèreté égale à celle de l'atmosphère; les passions vulgaires, telles que la haine et l'amour profane, m'apparaissaient maintenant aussi éloignées que les nuées qui défilaient au fond des abîmes sous mes pieds; mon âme me semblait aussi vaste et aussi pure que la coupole du ciel dont j'étais enveloppé; le souvenir des choses terrestres n'arrivait à mon cœur qu'affaibli et diminué, comme le son de la clochette des bestiaux imperceptibles qui paissaient loin, bien loin, sur le versant d'une autre montagne. Sur le petit lac immobile, noir de son immense profondeur, passait quelquefois l'ombre d'un nuage, comme le reflet du manteau d'un géant aérien volant à travers le ciel. Et je me souviens que cette sensation solennelle et rare, causée par un grand mouvement parfaitement silencieux, me remplissait d'une joie mêlée de peur. Bref, je me sentais, grâce à l'enthousiasmante beauté dont j'étais environné, en parfaite paix avec moi-même et avec l'univers; je crois même que, dans ma parfaite béatitude et dans mon total oubli de tout le mal terrestre, j'en étais venu à ne plus trouver si ridicules les journaux qui prétendent que l'homme est né bon; -- quand la matière incurable renouvelant ses exigences, je songeai à réparer la fatigue et à soulager l'appétit causés par une si longue ascension. Je tirai de ma poche un gros morceau de pain, une tasse de cuir et un flacon d'un certain élixir que les pharmaciens vendaient dans ce temps-là aux touristes pour le mêler dans l'occasion avec de l'eau de neige.

[Je découpais tranquillement mon pain, quand un bruit très-léger me fit lever les yeux. Devant moi se tenait un petit être déguenillé, noir, ébouriffé, dont les yeux creux, farouches et comme suppliants, dévoraient le morceau de pain. Et je l'entendis soupirer, d'une voix basse et rauque, le mot: gâteau! Je ne pus m'empêcher de rire en entendant l'appellation dont il voulait bien honorer mon pain presque blanc, et j'en coupai pour lui une belle tranche que je lui offris. Lentement il se rapprocha, ne quittant pas des yeux l'objet de sa convoitise; puis, happant le morceau avec sa main, se recula vivement, comme s'il eût craint que mon offre ne fût pas sincère ou que je m'en repentisse déjà.

Mais au même instant il fut culbuté par un autre petit sauvage, sorti je ne sais d'où, et si parfaitement semblable au premier qu'on aurait pu le prendre pour son frère jumeau. Ensemble ils roulèrent sur le sol, se disputant la précieuse proie, aucun n'en voulant sans doute sacrifier la moitié pour son frère. Le premier, exaspéré, empoigna le second par les cheveux; celui-ci lui saisit l'oreille avec les dents, et en cracha un petit morceau sanglant avec un superbe juron patois. Le légitime propriétaire du gâteau essaya d'enfoncer ses petites griffes dans les yeux de l'usurpateur; à son tour celui-ci appliqua toutes ses forces à étrangler son adversaire d'une main, pendant que de l'autre il tâchait de glisser dans sa poche le prix du combat. Mais, ravivé par le désespoir, le vaincu se redressa et fit rouler le vainqueur par terre d'un coup de tête dans l'estomac. A quoi bon décrire une lutte hideuse qui dura en vérité plus longtemps que leurs forces enfantines ne semblaient le promettre? Le gâteau voyageait de main en main et changeait de poche à chaque instant; mais hélas! il changeait aussi de volume; et lorsque enfin, exténués, haletants, sanglants, ils s'arrêtèrent par impossibilité de continuer, il n'y avait plus, à vrai dire, aucun sujet de bataille; le morceau de pain avait disparu, et il était éparpillé en miettes semblables aux grains de sable auxquels il était mêlé.

Ce spectacle m'avait embrumé le paysage, et la joie calme où s'ébaudissait mon âme avant d'avoir vu ces petits hommes avait totalement disparu; j'en restai triste assez longtemps, me répétant sans cesse: «Il y a donc un pays superbe où le pain s'appelle du gâteau, friandise si rare qu'elle suffit pour engendrer une guerre parfaitement fratricide!»]